une exaltation du plaisir profane, de l'individualité terrestre, qui s'est aussi manifestée dans l'art (palais de plaisance, hammams ...) et qu'il importe également de relever. De même que les rapports de force sociaux ne peuvent être évacués de cet art : la réclusion des femmes dans leurs demeures peut ne pas être impliquée par des données métaphysiques, si profondes soient-elles.

On ne peut bien sûr pas passer sous silence un autre aspect essentiel de ce livre, que sont la centaine de pages de très belles photographies dues à Roland Michaud, qui a déjà publié plusieurs livres d'art sur l'Orient musulman, et sur l'Asie Centrale tout particulièrement. Ici, la qualité de l'image illustre avec harmonie le propos du texte même, qui, sans elle, serait difficilement intelligible : harmonie des lignes, unité des ensembles, alchimie de la lumière et jeux de formes en miroir.

Cet ouvrage à la fois clair et riche est donc une très utile introduction à cet art qui est un des aspects les plus vivants de la culture islamique. Car un européen, si ignorant ou fermé qu'il soit aux civilisations étrangères, ne peut rester indifférent devant l'harmonie de ces créations : et le livre de Titus Burckhardt amène ainsi le lecteur par la voie la plus courte qui soit à communier avec cet élan si profond et original vers la Beauté que manifestent les artistes musulmans depuis 14 siècles.

Pierre LORY
(Université de Bordeaux III)

Bibliothèque Nationale, *A la Cour du Grand Moghol.* Paris, Bibliothèque Nationale & Musée Guimet, 1986. In-8°, 196 p.

Dans le cadre de l'« année de l'Inde », la Bibliothèque Nationale (Paris) a organisé dans ses locaux une exposition d'art moghol, consacrée essentiellement aux miniatures des manuscrits et albums conservés à la Bibliothèque elle-même et au Musée Guimet et dûment démontés pour la circonstance. Il s'y ajoutait un choix de monnaies mogholes tirées des collections du Cabinet des Médailles.

Le catalogue édité à cette occasion fera date, de par aussi bien son niveau scientifique que sa qualité esthétique.

Après un tableau généalogique, une très succincte chronologie et une carte, l'introduction historique retrace à grands traits l'évolution de la dynastie, de l'Etat et de la culture moghols, de la victoire de Bābur à Panipat (1526) au départ en exil de son dernier descendant après la révolte des Cipayes (1857). On passe alors directement au plat de résistance, « Portraits des Princes, images de la Cour » : « l'histoire du portrait est intimement liée à l'évolution de la peinture moghole ». Cet art figuratif, qui va « délibérément à l'encontre des règles de l'orthodoxie islamique prohibant rigoureusement la représentation de la figure humaine » [1], prend son essor sous Akbar Ier, lequel « affirme ce faisant son indépendance en matière de religion » il s'épanouit sous Djahānguir et Shāh Djahān, puis s'étiole avec le retour à l'Islam pur et dur

[1] Avec cependant, et ce dès le Moyen Age, quelques exceptions, certaines de taille : le monnayage des dynasties « turcomanes » syro-mésopotamiennes, par exemple.

BCAI 4 (1987) Bibliothèque nationale: À la cour du Grand Moghol, recensé par G. Hennequin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

sous Awrangzeb et ses successeurs. Fondé sur une tradition persane, il s'est indianisé au fil des décennies, tout en subissant profondément l'influence de la technique et des modèles européens.

Une deuxième section, « Un exotisme venu d'Europe », est précisément consacrée à des œuvres indiennes d'inspiration européenne : comme on pouvait s'y attendre, les thèmes religieux chrétiens y sont très fréquents, mais il est en général « très difficile d'identifier l'œuvre européenne qui est à l'origine de sa réplique indienne. Les scènes religieuses chrétiennes deviennent, en outre, souvent des scènes de genre dont tout caractère religieux a disparu ».

La troisième section, « Herbiers et bestiaires », illustre l'expression artistique de cet amour de la nature sensible dès les débuts de l'époque moghole, à en juger par de nombreux passages des *Mémoires* de Bābur : « Traitées avec une précision quasi-scientifique, les plantes et les fleurs constituèrent, au XVIIe siècle, le motif décoratif moghol par excellence ».

La quatrième section, « Des princes bibliophiles », est celle des « arts du livre », également florissants sous les Moghols : calligraphie — cette fois dans la plus pure tradition islamique —, reliure, marbrure du papier. La bibliothèque impériale de Delhi aurait compté jusqu'à 24.000 manuscrits au moment du sac de la ville par Nādir Shāh en 1739.

La cinquième section, « La Guirlande des Rāga-s », illustre « un genre tout à fait particulier à la peinture indienne », à savoir « la représentation iconographique de la musique elle-même ».

Last but not least, la sixième section est celle des monnaies. La présentation d'A. Nègre p. 185, évoque la réforme du monnayage sous Akbar Ier : introduction de nouveaux modules (« Mohur » d'or et « roupie » d'argent), de l'écriture *nasta'liq,* etc. Le règne suivant — Djahānguir — nous a laissé les célébrissimes types « zodiacaux », dont le succès prévisible auprès des numismates et collectionneurs de tous temps et de tous pays n'a pas manqué d'exciter le zèle des faussaires ... Ici encore, le règne d'Awrangzeb marque le début d'une décadence accompagnée d'une quasi-immobilisation des types jusqu'à l'instauration du monnayage impérial britannique, un siècle et demi plus tard. Le Cabinet des Médailles possède également le camée de Shāh Djahān illustré p. 184.

L'exécution matérielle du volume est remarquablement soignée [1]. L'illustration — en noir et blanc et en couleurs — reproduit la totalité des miniatures et des monnaies exposées, assurant ainsi une sorte de pérennisation de l'exposition elle-même.

Gilles HENNEQUIN
(C.N.R.S., Paris)

Dr. Saad A. AL-RASHID, *Darb Zubaydah. The Pilgrim Road from Kufa to Mecca.* Riyad, Riyad Universities Libraries, 1980. 16,5 × 23,5 cm., XXVI + 363 p., XLV pl., 7 cartes et 16 plans h.t.

Après avoir fait mention des différents itinéraires, intérieurs ou côtiers, empruntés pour se rendre à la Mekke, l'auteur étudie la route Kūfa — La Mekke, dite Darb Zubaydah. Il décrit

[1] L'arbre généalorique (p. 12) semble interrompu entre la quatrième et la cinquième génération. Incertitude orthographique : « 'Alamgīr » (p. 63, comp. p. 12, etc.)?

BCAI 4 (1987) Bibliothèque nationale: À la cour du Grand Moghol, recensé par G. Hennequin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net